

Message de  
**NOUVEL AN**  
adressé aux Portugais  
par le Chef de l'Etat  
1971

1161

895

895

895

MESSAGE DE NOUVEL AN  
adressé aux Portugais  
par le Chef de l'Etat  
aux Microphones de la  
Radio-télévision Nationale  
1971





**MESSAGE DE NOUVEL AN**  
**adressé aux Portugais**  
**par le Chef de l'Etat**  
**aux microphones de la**  
**Radiotélévision Nationale**  
**1971**



S.N.I.  
1967

INCORPORAÇÃO

MESSAGE DE NOUVEL AN  
adressé aux Portugais  
par le Chef de l'Etat  
aux microphones de la  
Radiotélévision Nationale  
1971



Nous voici parvenus au premier jour de la huitième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, et c'est ainsi que, dans trente ans, surgira, pour ceux qui vivront à ce moment-là, le premier jour du XXI<sup>e</sup> siècle.

Trente années ont toujours représenté une longue période au cours d'un siècle, mais jamais, comme dans celui-ci, leur importance n'aura pu être aussi décisive dans la vie de l'Humanité. Que se passera-t-il en vérité dans les trente prochaines années? Comment les hommes utiliseront-ils les prodiges de la science et de la technique que les années futures mettront avec une profusion encore plus grande à leur disposition? S'achemineront-ils avec prudence dans le sens du progrès, ou bien dans le sens de leur anéantissement? Ce sont là des questions auxquelles il n'est pas possible de répondre, mais qui devraient être toujours présentes à l'esprit de tout homme conscient de ses responsabilités, responsabilités que l'avenir rendra certainement de plus en plus grandes et de plus en plus lourdes.

Après cette brève divagation que m'a inspirée la date d'aujourd'hui, j'adresse une fois de plus un message ami à tous les Portugais, à l'aube de cette nouvelle année, fidèle, comme

je l'ai toujours été, aux obligations de ma charge: et je ne le fais pas seulement par devoir de conscience mais aussi par un impératif venu du fond du coeur. C'est qu'en cette journée singulière de chaque année, l'espérance remplace les désillusions accumulées au cours de l'année précédente et il appartient au Chef de l'État (et il s'acquitte d'ailleurs avec joie de cette mission) de souhaiter à tous ses compatriotes tout le bonheur et tout le progrès possibles. En outre, et comme je l'ai dit au début, aujourd'hui commence la huitième décennie du siècle où nous vivons, et cette circonstance me conduit à souhaiter que les Portugais puissent voir réalisées durant cette période toutes leurs aspirations légitimes, et entre autres et principalement, en tant que peuple pacifique qu'ils s'enorgueillissent d'être, la fin de la guerre que leur impose la défense de l'intégrité du territoire national.

Après avoir exprimé ces vœux très sincères, dans lesquels j'englobe tous nos frères portugais, de toutes les ethnies et de toutes croyances, qui résident ou qui se battent en terre portugaise, ou bien qui vivent, en communauté ou isolément, en terre étrangère, je m'efforcerai, comme je l'ai fait les années précédentes, d'examiner quelques aspects internationaux et nationaux de l'année qui vient de se terminer.

Sur le plan international, et suivant ma perspective, nous avons beaucoup plus de raisons d'oublier cette année 1970 que d'en conserver le souvenir, car on a pu assister durant cette période à des reculs navrants sur le plan moral. Le monde est profondément troublé, sans orientation définie et les hommes se montrent incapables de le ramener sur une route sûre, où l'utilisation adéquate des progrès stupéfiants de la science et de la technique pourraient contribuer grandement à hâter l'avènement d'une ère plus heureuse pour toute l'humanité.



Les considérations que je vais faire sur le panorama qui s'offre à mon observation rétrospective ne peuvent être considérées comme de simples critiques pessimistes, mais surtout comme un cri d'alarme, visant à appeler l'attention des principaux responsables de la conduite du monde sur les maux encore plus graves qui peuvent survenir et sur les dangers qu'ils comportent et qui ne pourront que de plus en plus difficilement être surmontés.

Cependant, je ferai précéder ces considérations du tableau que mes yeux ont pu observer dans la contemplation du panorama que nous offre le monde en l'année qui vient de s'écouler.

Les guerres ont continué de faire rage, sans déclarations de guerres, ce qui ne les a pas évitées, et les appels à la paix ne sont pas entendus.

Les convulsions politiques à l'intérieur de quelques pays ont augmenté en nombre et en intensité.

Le respect de la maison d'autrui semble être oublié et constituer, de même que le droit, encore une vieilleries passée de mode.

L'immoralité des coutumes, les drogues et la pornographie s'installent partout d'une manière alarmante, répandues par une littérature de bas étage, bon marché et amplement disséminée, par un cinéma à la recherche de plus grands bénéfices; par un théâtre qui s'efforce de survivre; et même par quelques arts qui, en vérité, ont cessé de l'être.

Le monde du crime vient à la surface, se manifestant par des assauts, des détournements, des raptos incroyables et autres maléfices, avec une désinvolture terrifiante et une quasi-impunité assez dangereuse.

L'anarchie a surgi, plus virulente, presque partout, sous les formes les plus diverses et dans de nombreux secteurs de la

société, imbuë de l'esprit de destruction qui la caractérise et, en conséquence, sans que l'on puisse percevoir en elle une autre finalité.

La vérité continue à être bafouée et remplacée de plus en plus par le mensonge.

Le respect de la vie humaine et le devoir de respecter le droit d'autrui sont également de plus en plus oubliés.

L'Église du Christ elle-même, un des principaux bastions de la civilisation occidentale, est toujours dangereusement perturbée et se débat dans des courants visiblement discordants.

Devant ce tableau peu encourageant, où je ne mets aucun pessimisme, mais tout simplement du réalisme, que penser, que faire?

Au prix de nombreuses vies et d'horribles tragédies, les deux grandes guerres de la première moitié de ce siècle ont précipité explosivement les progrès de la science et de la technique. Malheureusement, le perfectionnement civique des peuples n'a pas accompagné le rythme de ces progrès, et ce déphasage, qui s'est accentué de plus en plus, est peut-être une des principales causes du malaise du monde et de la tendance à l'animalité, qui semblait avoir été presque bannie de la coexistence humaine.

De ces deux guerres sont sorties, comme fruit de la première, la Société des Nations, et comme fruit de la seconde, ce qu'on appelle les Nations Unies. Au sein de la première, toutes les nations avaient — en apparence — des droits égaux; au sein de la seconde assemblée, et bien qu'elle ait surgi un quart de siècle plus tard, il n'en est plus ainsi, car elle a été créée avec des Nations privilégiées ayant droit de veto, qui peut être aussi bien utilisé dans le bon sens que dans le mauvais sens, mais toujours dans le sens des intérêts directs ou indirects de la Nation qui en fait usage. La vérité nous oblige à dire que la Société des



Nations (bien que plus idéaliste) n'a pas rempli la mission pour laquelle elle avait été créée, et que les Nations Unies qui lui ont succédé ne sont pas parvenues jusqu'à présent à remplir la leur. L'ONU a été pratiquement dominée par les pays communistes et par des pays qui, il y a un quart de siècle, n'existaient pas, et cette réalité explique qu'au sein de l'Organisation sont débattus davantage les intérêts et les passions que le droit et la justice, dus également à tous. D'autre part, on a constaté que, depuis la naissance des Nations Unies, jamais les guerres n'ont cessé d'éclater sur différents continents, sans doute sans déclarations de guerre formelles, comme autrefois, mais qui n'en sont pas moins des guerres authentiques et plus brutales que jamais. Loin de vouloir considérer l'ONU comme un organisme fomentateur de guerres, nous ne pouvons manquer de dire qu'elle s'est révélée incapable de les éviter, et même de résoudre les conflits. Cette conclusion, juste jusqu'à présent, montre que l'Organisation a failli à la mission fondamentale pour laquelle elle avait été créée.

L'inopérance de l'ONU et la hâte des États à vouloir procurer les bénéfices du progrès matériel aux populations qu'ils administrent, sans, simultanément, se préoccuper à fond de leur éducation morale, sont peut-être à la base de la catastrophe vers laquelle l'humanité s'achemine depuis quelques années. Il importe que chacun de nous ait conscience, au plus profond de lui-même, de ce qu'il peut faire et de ce qu'il ne doit pas faire, des droits dont il peut jouir, qui ne sont légitimes que quand ils ne heurtent pas les droits légitimes des autres. Et il ne faut pas oublier que, pour que soit garanti l'équilibre de l'humanité, chaque individu, chaque société, ne peuvent jouir que des libertés qu'ils méritent, par leur maturité et par la dignité de leur conduite dans la vie.

Or, ce n'est malheureusement pas ce que l'on constate actuellement. C'est pourquoi, sans vouloir reculer dans le temps, et sans vouloir mépriser les facilités que nous procure le progrès, nous devons nous efforcer essentiellement de préserver l'humanité des maux que ce progrès peut provoquer indirectement, en contaminant de plus en plus l'atmosphère dans laquelle elle vit.

À tout cela s'ajoute — et ce n'est pas le moindre mal — la conspiration, depuis longtemps en marche et parfaitement orchestrée, qui vise à précipiter la fin de la civilisation occidentale. Tout est systématiquement et intelligemment miné, sans que les adversaires de l'Occident se heurtent à une opposition, qu'il est urgent d'organiser. Au lieu de réagir promptement, et avec toutes les potentialités morales et matérielles dont notre civilisation dispose encore, celle-ci, au contraire, contribue inexplicablement, par son inertie, par sa dégradation et par la tolérance avec laquelle elle accepte tout, à précipiter le triste dénouement qui la guette.

On a assisté dans les dernières années, et non pas seulement l'année dernière, à un travail permanent de corruption morale de l'humanité, qui a recours à des moyens innombrables, en une entreprise constante de pollution des hommes, visant surtout la jeunesse. La grande majorité n'est pas encore, heureusement, corrompue, et il est indispensable qu'elle ne le soit pas. À cet effet, il faut adopter des mesures prophylactiques efficaces, les opposer à la généralisation du mal et mettre un terme, une fois pour toutes, aux complaisances qui conduisent à une atteinte de plus en plus grave au prestige de l'autorité. Les responsables de la conduite du monde d'aujourd'hui, qui n'ont certainement aucun intérêt à ce qu'il soit précipité davantage dans la misère morale, ont l'obligation d'agir sans retard.



À la dégradation morale à laquelle nous assistons s'est ajoutée, dans les derniers temps, la destruction de biens matériels, systématiquement et sans but: on oublie qu'il s'agit du travail d'autrui, qui mérite le respect, et de valeurs qui représentent la sueur du peuple. L'esprit anarchique qui semble se développer doit être combattu par tous les moyens et avec la plus grande fermeté. Toute condescendance à l'égard d'un tel esprit, sous quelque aspect qu'elle se présente, est une complicité avec le crime, car il s'agit bien d'un crime.

C'est sur ce même plan que nous devons considérer la piraterie aérienne, les rapt et les attaques à main armée. Ce sont là crimes de droit commun, même si on veut leur donner un autre nom. Il est urgent de les réprimer par des mesures appropriées à leur nature et à leur énormité. Ceux qui commandent et qui sont responsables de l'ordre dans chaque pays ne peuvent transiger ni hésiter. Ils doivent remplir leur devoir pour être à la hauteur de leur mission. Et, à propos des détournements d'avions, qui dépassent déjà la centaine, me vient à la mémoire l'attaque contre le paquebot portugais *Santa Maria*, et son détournement de la route qu'il suivait. Ce fait s'est passé il y a presque dix ans, et a été célébré alors comme un exploit! Mais la semence devait porter ses fruits, et nous les récoltons, aujourd'hui, à la réprobation générale, mais un peu tardive.

Il y a actuellement une tendance morbide à dénigrer et même à effacer le passé. Il est évident que l'on ne peut évoquer le passé à propos de tout et de rien, ni prétendre exclusivement vivre du passé, car ceci serait un triste symptôme d'incapacité. Mais, rappeler le passé, dans la mesure où ce rappel signifie vénération pour les valeurs qu'il représente et un encouragement pour affronter les tâches de l'avenir, n'est pas un motif de critique, mais bien plutôt de louange. D'ailleurs, nous ne pouvons



oublier que toutes les merveilles, et elles sont nombreuses, que le XX<sup>e</sup> siècle a créées, sont dues à l'intelligence de l'homme, à son imagination, à son travail, et que les hommes qui les ont créées, sont des hommes du passé, ou tout au plus des hommes du présent. Ne méritent-ils pas la considération et la gratitude de ceux qui maintenant s'épanouissent à la vie et qui n'existent que parce que ceux-là ont existé?

Il ne faut pas transiger avec les défauts du monde, ni avoir peur ou avoir honte de dire la vérité. Le monde va mal, parce que les hommes ont rendu la vie inquiète, et ont permis qu'un même acte et un même fait puissent être considérés comme sublimes par les uns et monstrueux par les autres.

Il est temps de terminer cette première partie de mon message, et je le ferai en affirmant une vérité qui ne saurait être oubliée par ceux qui commandent: une grande partie de l'humanité, la majeure partie, aspire à vivre et à travailler en paix: elle y a un droit indiscutable, ce qui signifie que ce droit ne peut manquer de lui être garanti.



Dans la vie portugaise, l'événement le plus saillant de l'année écoulée a été la mort du Président Salazar, le plus fidèle et extraordinaire serviteur de la Nation au cours des siècles derniers, mort survenue le 27 juillet. Eloigné de la vie publique depuis le 27 septembre 1968, en conséquence d'un mal irréversible, les deux années, presque, qu'il a survécu à cette crise ont malheureusement confirmé l'exactitude des paroles graves et émues que j'avais adressées la veille au pays.

Sa longue permanence au gouvernement a constitué un cas unique dans l'histoire de ce siècle, car il s'est maintenu sans

interruption au pouvoir durant 40 ans et cinq mois, du 27 avril 1928, date où il a été investi dans les fonctions de Ministre des Finances. Trois fois, par conséquent, le 27 aura marqué une date dans la vie de Salazar.

J'ai été directement en contact avec le Président Salazar durant un quart de siècle, tout d'abord comme Ministre de la Marine, puis comme Chef de l'État. De nos longs entretiens, où j'ai pu apprécier sa pénétrante intelligence, la logique de ses déductions, la fermeté de son caractère et de sa conduite, la constance de sa pensée, sa profonde connaissance de la politique mondiale, je conserve un souvenir impérissable. On peut dire à juste titre de Salazar qu'il abritait dans un corps apparemment débile l'âme d'un géant.

Je lui ai rendu fréquemment visite durant sa maladie, et j'en ai recueilli les impressions les plus contradictoires. À propos de faits liés à d'autres survenus avant la crise, il a toujours conservé la même clarté de raisonnement et la même acuité d'analyse, dans un langage fluent, peut-être plus improvisé qu'il ne lui était habituel avant la maladie, mais où il ne laissait jamais d'employer le terme propre. Au contraire, pour les faits nouveaux, sans liaison avec le passé, tout était différent car, ou bien il ne les fixait pas, ou bien il ne les retenait que pour peu de temps. Mais, malgré ces solutions de continuité, c'était un plaisir et une cause d'admiration que de l'entendre discourir, avec la plus grande lucidité et une grande profondeur, sur la crise actuelle de l'autorité, de l'ordre, de l'Église, de la jeunesse et de la morale, que traverse le monde.

Les dernières paroles que j'ai entendues de sa bouche ont été prononcées à la fin de l'après-midi du 14 juillet, veille de mon départ pour mon voyage officiel à Saint-Thomas-et-Prince, et ont constitué une sereine mais profonde critique d'une



audience inespérément concédée, et qui a si profondément affecté l'âme portugaise.

Aussi bien dans la maladie qu'auparavant, la sensation que l'on recueillait de sa manière d'être était parfois déconcertante, et c'est pourquoi, et aussi pour sa manière de vivre la vie, on peut bien dire, en une synthèse de sa personnalité, que Salazar a été avant tout un homme différent de tous les autres.

Avec le décès du Président Salazar, notre pays a perdu un homme d'un niveau exceptionnel, qui ne surgit que rarement dans l'histoire d'un peuple. Exclusivement voué à la cause publique, durant plus de quarante ans, il est entré dans la vie politique du pays au moment opportun, car depuis plusieurs dizaines d'années, et à part quelques périodes plus ou moins éphémères, le peuple portugais sentait qu'il était mal gouverné. Et, fatigué de l'être, et des fréquentes révolutions, il s'est laissé bien gouverner par celui qui avait su gagner sa confiance. Et c'est ainsi qu'ont été possibles quarante années de sage gouvernement.

Salazar a passé par presque tous les départements de l'administration de l'État et, partout, il a laissé la marque profonde de sa personnalité. Mais c'est dans trois secteurs surtout que s'est exercée son influence salutaire: les Finances, où il a mis en ordre une maison qui était à la veille de la faillite; les Affaires Étrangères, où il a reconquis pour le Portugal le respect que notre pays avait perdu durant de nombreuses années de discrédit; et, finalement, les Provinces d'Outre-Mer où, par sa volonté inébranlable de naturel de la Beira, il a été le plus grand paladin de la défense de notre patrimoine séculaire.

Le 27 juillet est mort non seulement un homme, mais un homme de l'histoire du Portugal. Il a voulu être modeste dans la mort comme il l'avait toujours été dans la vie. Il gît sous une

simple pierre tombale, dans le cimetière de sa terre natale. Mais il s'est élevé bien haut dans la vie et dans le jugement public, si haut qu'il a été à juste titre proclamé bienfaiteur de la Patrie quand, le 27 avril 1965, a été inaugurée sa statue, à Santa Comba Dão, en face du Palais de Justice de sa petite ville natale, également inauguré en cette même date.

Les Portugais doivent à sa mémoire la plus profonde gratitude, car non seulement il est parvenu à suspendre la marche accélérée du pays vers l'abîme, mais encore il a renversé le sens de cette marche, recherchant successivement et avec fermeté la voix du salut et du progrès, en dépit des difficultés qui ont surgi fréquemment, et presque toujours venues de l'extérieur.

Je termine ces paroles consacrées au Président Salazar en rappelant une fois de plus la Fondation qui porte son nom, dont le but était si cher à son cœur d'homme du peuple, et qui est si nécessaire aux familles privées d'un foyer digne. Ceux qui le veulent, et ils devraient être nombreux, et ceux qui le peuvent, et ce devrait être tous, ont l'obligation morale de montrer leur gratitude à Salazar par leur compréhension et leur générosité à l'égard d'une oeuvre qui s'impose par le nom qu'elle porte et par l'objectif qu'elle vise.

Quelques prophètes de malheur, comme cela s'est souvent produit en d'autres époques de notre histoire, avaient prédit qu'avec la disparition de Salazar, le pays retournerait au chaos d'où il l'avait tiré. Affirmer cela, c'était nier l'oeuvre de Salazar au-delà de sa mort. Heureusement, il avait également raison quand il affirmait que tout continuerait sans soubresauts, sous l'orientation des mêmes principes généraux, bien qu'avec un autre style de gouvernement, car chacun a le sien. En réalité, c'est ce qui s'est passé, et le pays a continué à progresser, à un rythme toujours croissant, sans négliger la défense de ses terri-



toires d'outre-mer et des populations qui y vivent et travaillent au bien commun. Et le calme qui heureusement a continué à régner dans le pays a permis au Gouvernement de réaliser avec dévouement un labeur intense et salubre.

L'année dernière, a été célébré le 5<sup>e</sup> Centenaire de la découverte des îles de Saint-Thomas et de Prince; c'est pourquoi je me suis rendu officiellement dans ces îles, accompagné du Ministre des Provinces d'Outre-Mer et du Secrétaire d'État à l'Information et au Tourisme. Je suis parti de Lisbonne dans la matinée du 15 juillet à bord du paquebot *Príncipe Perfeito*, qui a fait escale à Funchal le lendemain, et est arrivé à Saint-Thomas le 23, aux premières heures de la matinée. J'ai effectué expressément ce voyage par voie maritime, afin d'arriver par mer à l'île de Saint-Thomas, et ainsi de mieux rendre hommage à ceux qui l'ont découverte, Pêro Escobar et João de Santarém. La réception qui m'a été réservée à mon arrivée, dans la capitale de Saint-Thomas, festivement décorée et pleine d'une foule énorme, sans oublier les magnifiques groupes folkloriques aux costumes caractéristiques, a été empreinte d'une allégresse et d'un enthousiasme débordants, allégresse et enthousiasme qui se sont répétés avec la même intensité les jours suivants dans les localités de l'intérieur que j'ai parcourues. J'avais déjà visité officiellement l'île de Saint-Thomas en octobre 1963, au retour de mon voyage officiel en Angola, et j'ai pu juger maintenant, près de sept ans plus tard, les progrès remarquables réalisés durant cette période, et qui se manifestent dans l'île et dans sa capitale; et je n'ai pas été moins impressionné par le civisme de leurs populations, qui a été bien notoire dans toutes les cérémonies et les visites réalisées. Le 27, a été consacré à l'île de Prince, qui m'a réservé en cette matinée le même accueil enthousiaste qu'il y a six ans. C'est à la fin de la séance solennelle, qui s'est



déroulée après mon arrivée au siège de la Commission Municipale de l'île, que j'ai reçu la triste nouvelle du décès du Président Salazar. En hommage aux navigateurs qui ont découvert l'île a été encore inauguré le monument érigé dans la ville de Santo António, capitale de l'île de Prince, mais ce fut la dernière — et déjà silencieuse — des cérémonies que le triste événement a obligé à suspendre. D'ailleurs, le deuil des populations des îles de Prince et de Saint-Thomas pour la mort du Docteur Salazar était bien visible, et le 29 au matin, quand j'ai quitté Saint-Thomas pour Lisbonne, via Luanda, la tristesse manifestée par la population était bien notoire, et cette foule énorme accourue pour prendre congé, conserva toujours un profond silence, se limitant à faire des signes d'adieu. Tout dans ma visite de Saint-Thomas et de Prince m'a touché profondément: aussi bien dans les heures de débordante allégresse que dans les heures d'émouvante tristesse. Les autorités qui sont à la tête des deux îles et les populations qui y vivent m'ont laissé la meilleure impression, impression que je n'oublierai jamais.

Arrivé à Lisbonne, le 29, à la tombée de la nuit, j'ai pu accompagner le cortège funèbre du Président Salazar, sorti, le 30, du Monastère des Jerónimos pour Santa Comba Dão. Tout au long du parcours il a été réconfortant d'assister à la manifestation de deuil du peuple de Lisbonne et des environs, ainsi que de toutes les localités où le train a passé, en particulier, à Coimbra, où il y a eu un arrêt de plusieurs minutes. Ce fut une manifestation grandiose, peu commune, mais entièrement juste, du sentiment populaire, et une journée d'intense émotion dont je conserverai toujours le souvenir.

Durant l'année écoulée, se sont poursuivies et ont été clôturées les cérémonies commémoratives des cinquantièmes centnaires de la naissance d'Emmanuel Ier et de Vasco de Gama,

et du premier centenaire de la naissance du maréchal Carmona, toutes commencées en 1969.

À Alcochete, j'ai assisté aux grandioses cérémonies par lesquelles la ville natale d'Emmanuel Ier a célébré, le 31 mai, le cinquième centenaire du roi dit Fortuné, et qui a su l'être véritablement, comme je l'ai alors déclaré à l'inauguration de sa statue. À Beja et à Vidigueira, j'ai assisté, le 25 octobre, aux cérémonies qui dans ces deux villes ont marqué le cinquième centenaire de la naissance de Vasco de Gama, le navigateur portugais mondialement célèbre, et j'ai ensuite présidé à l'inauguration solennelle de sa statue. À Lisbonne et à Évora, j'ai assisté aux cérémonies commémoratives du premier centenaire de la naissance du Maréchal Carmona, toutes empreintes d'une profonde signification, et dignes de l'homme dont on célébrait la mémoire. À l'extrémité du *Campo Grande*, a été inaugurée, le 24 novembre, date où il aurait eu 101 ans, une belle statue qui perpétuera, sculptée dans la pierre, sa noble figure.

À côté de ces déplacements, j'ai poursuivi, toujours au même rythme, mes voyages à travers le pays, commencés il y a douze ans et que je considère toujours non seulement comme nécessaires mais comme indispensables. Les contacts avec le peuple ont de plus en plus d'avantages, et le peuple aime à voir le Chef de l'État et même à s'épancher avec lui. Ainsi le prouve l'accueil qui lui est partout réservé, sincère, affectueux, respectueux et enthousiaste, et en échange, le Chef de l'État s'efforce de répondre amplement à la manière exceptionnelle dont il est reçu.

Ainsi, parmi mes nombreux déplacements, qu'il est impossible d'énumérer ici dans leur totalité, et à côté de mes visites habituelles d'établissements militaires, d'inaugurations, et actes et de cérémonies auxquelles j'ai l'habitude d'assister chaque



année, je rappellerai seulement, par ordre chronologique, les visites des barrages d'Odivelas et du Monte da Rocha, en construction, et de l'endroit où sera construit le barrage d'Alqueive; ma visite officielle à Torres Vedras; l'inauguration, à Santa Comba Dão, des premières habitations de la Fondation Salazar; les visites des barrages, en construction, de Vilarinho das Furnas, de Régua et de Carrapatelo; l'inauguration de la raffinerie de la Sacor à Porto; les visites de Famalicão, Guimarães, Braga, Barcelos, Esposende, Vila Verde, Valença et Monção, marquées par l'inauguration de deux palais de justice; ma visite à Pinhel, en commémoration du second centenaire de l'élévation de cette localité au rang de ville; les visites aux villes d'Aveiro, Murtoza, Vila da Feira, Lourosa, Paços de Brandão, Lamas et Arouca; l'inauguration d'une importante cité d'habitations à bon marché à Setúbal; l'inauguration de la belle Pousada d'Estremoz; l'inauguration de la première phase du majestueux édifice du Palais de Justice de Lisbonne; l'inauguration des nouvelles et splendides installations de l'École de Pêche de Lisbonne; mes visites à Porto, à Santo Tirso, Estorãos, Gerês, Vila Real, Sanfins et Mirandela, pour des inaugurations et des cérémonies d'une vaste projection; ma visite à Covilhã, à l'occasion de la clôture des commémorations du premier centenaire de son élévation au rang de ville; l'inauguration du nouveau Centre de Réhabilitation des Diminués Victimes de la Paralysie Cérébrale, à Lisbonne; et l'inauguration du Musée Roque Gameiro, à Minde.

Cette activité indispensable est maintenant partagée par le Docteur Marcello Caetano. Il ne peut en résulter que des avantages, car les contacts réguliers entre le Chef du Gouvernement et les populations se revêtent actuellement de la plus grande utilité, pour pouvoir ainsi ausculter, plus directement, leurs nécessités, leurs aspirations, leurs plaintes et leur manière

de penser. L'accueil amical et enthousiaste qui lui a toujours été réservé dans toutes les localités qu'il a visitées en est une preuve indiscutable.

Il convient de faire une allusion spéciale aux cérémonies réalisées le 10 juin, dans la capitale et dans d'autres villes du pays, en hommage et en reconnaissance à nos braves militaires des Armées de Terre de l'Air et de Mer. Ce sont des cérémonies impressionnantes, d'un caractère profondément patriotique, où sont évoqués ceux qui se sont le plus distingués dans la défense de l'intégrité du sol portugais, et spécialement, ceux qui sont morts en holocauste à la Patrie.

Étant donné la longueur de ce message, je n'y aborderai encore que deux points pour terminer.

Les accidents de circulation sur nos routes, durant l'année écoulée, sont un spectacle extraordinairement déprimant de notre époque. La route s'est presque transformée en un cimetière humain.

La fragilité et la vitesse accrues des voitures légères, en contraste de plus en plus grand avec la robustesse et la dimension des poids lourds; les tentations de dépassement dans des conditions défavorables, où l'on ne compte que sur la chance, qui se refuse de plus de plus, avec l'augmentation de la circulation, les conducteurs inexpérimentés, de plus en plus nombreux aux fins de semaine et aux jours fériés; l'incapacité physique dans laquelle les voitures sont parfois conduites au milieu de la nuit ou au petit matin; et surtout le manque d'éducation que l'on constate à chaque instant sur les routes, sont les causes principales de ces tragiques accidents, car les autres, les causes impondérables et imprévisibles ne sont que le fruit de la fatalité.



En réalité, le principal problème à résoudre est l'éducation de celui qui conduit sur la route; fréquents sont les comportements qui révèlent une absence complète de civisme, et qui peuvent se traduire par des crimes authentiques, car ils provoquent des accidents fatals et des situations bien souvent sans remède. Il est indispensable de mettre fin à cet état de choses, même s'il faut appliquer des mesures draconiennes, afin d'éviter que ne se poursuive l'hécatombe, qui dépasse de beaucoup les pertes de vies humaines provoquées par la guerre sur les trois fronts d'Afrique. Il faut opposer une digue efficace au fléau qui ensanglante constamment nos routes.

Le second point est celui de nos relations avec les autres pays. Nous avons maintenu notre intention de tout faire pour resserrer les liens de compréhension et d'amitié avec tous, dans le sens d'une meilleure coexistence internationale, et nous avons même offert nos services à ceux qui nous attaquent, à découvert ou dans l'ombre. Il est certain que nous avons d'excellentes relations avec le Brésil et l'Espagne, et les meilleures relations avec beaucoup d'autres pays. Cependant, et malgré notre attitude parfaitement correcte, nous avons des raisons fondées de nous plaindre de l'absence de réciprocité de la part de quelques nations, et de l'incompréhension de beaucoup d'autres.

Récemment encore, nous avons été condamnés, en une espèce de procès sommaire, qui ne fait pas honneur à la justice et qui offense la morale, par un organisme qui s'obstine à ignorer les cas réels et répréhensibles, sur lesquels il ferme les yeux, comme ce fut le cas de l'Inde Portugaise.

Quel est, en fin de compte, le crime du Portugal? Paradoxalement, ce crime consiste exclusivement à défendre des territoires qui lui appartiennent depuis cinq siècles, parce qu'ils ont été découverts par lui, ou parce qu'ils ont été peuplés ou



civilisés par sa seule action. S'il y avait dans le monde, la conscience de la réalité, toute la société occidentale, tout au moins, devrait être reconnaissante au Portugal. Malheureusement, un grand nombre des principaux responsables, pour toutes sortes de raisons, et en défense d'intérêts éphémères, semblent ne pas penser de la même manière ou ne pas avoir le courage de le dire. Nous devons donc continuer à attendre que le bon sens revienne un jour sur notre planète.

Entretemps, je salue une fois de plus nos populations et tous ceux qui, avec abnégation et en dépit de toutes les incompréhensions, se battent pour notre vérité, qui est, en fin de compte, et qui a été dans tous les siècles de notre longue vie, la raison d'être de notre existence.









NB



\*EFG0000513503\*



S.N.